

Et, si vraiseint as ri d'oco,
 Creyou pas demondas beouco
 Ein deisirent qu'o chaqué viagé
 Qué legirez d'oquel ouvrage
 Une pageo, un chont, jusqu'ouo bout,
 De peinsas ouo paouré Gustout ¹.

LE PETIT TRO (1) DE JAU

(Conte en marchois méila dous environs de Sardent)

Aïo no .véi (2), à lo Chassoulo, douas fennas qu'erant sors : iuno s'appelavo Cati' et l'autro Marichou. L'aïant par tout be un jàu à se partajà: qu'èro qui tout l'héritage que l'aïant gu de loù defunt pài, màis de loù defunto mài, et las se le partagè-rent (3) chacuno par méita. Lo (4) Cati' disset: « I minjarài moun trô, co me foro un boun fricassou ; farài no grillado, béurài ìou mégue et me regalarài bien. — Farài pas co, se disset lo (4) Marichou : gardarài le mé, òu foro ce qu'òu foro ; à lo gardo de Guì et òbu boun saint Marti (5). »

Lo suite de còu counte nous môtroro que quello fenno,

LE PETIT MORCEAU DE COQ

(CONTE EN MARCHOIS MIXTE DES ENVIRONS DE SARDENT)

Il y avait une fois, à la Chassoule, deux femmes qui étaient sœurs : l'une s'appelait Catherine et l'autre Marié [petite]. Elles avaient pour tout bien un coq à se partager: c'était là tout l'héritage qu'elles avaient eu de leur défunt père et de leur défunte mère, et elles se le partagèrent chacune par moitié. Catherine dit : « Je mangerai mon morceau, ça me fera une bonne fricassée ; je ferai une grillée (de châtaignes), je boirai du petit-lait et je me régalerai bien. — Je ne ferai pas cela dit Marie, [je] garderai le mien ; il fera ce qu'il fera ; à la garde de Dieu et du bon saint Martin. »

La suite de ce conte nous montrera que cette femme, qui avait un

¹ *Gustout*, Auguste Boissier, l'auteur de ce poème.

qu'aino (8) un boun cœur, fuguet bien recoumpensado de so bouno acchî. Soun Pitit Trô de jâu sôubet, en éifet, li ôu recounéitre, coumo vous vas véire :

Un jour, dins l'ôucho(7), en grattant dins 'no(8) tôupado, ôu troubo 'no bourso pleno de lidors, qu'ôu s'empréisso de pourtâ à so méitresso. En chami, ôu fait rencountro d'un mauvas vivant que li l'auto dôu bet et lo met dins so pocho. « Te lo me rendras, ôu be nous nous pléiguiarans », li disset le Pitit Trô de jâu. — « Te faras coumo te vôdras », li repoundet le voleur ; « mas te siras bien affina de pléiguiâ, car m'en vâu chaz me, à Paris, et emporte lo bourso. — Eh be ! nirâi pléiguiâ à Paris », li repliquet l'autre ; et ôu s'en vâi faire part de soun entenchî à so méitresso. Quelo qui li disset : « Ante vòu-tu 'nâ (9) par re faire ? » Se li repoundet : « Vole mo bourso et l'ôurâi » ; et le véiqui parti.

En soun chami ôu rencountro le Loup, que li disset : « Ante vas-tu doun, Pitit Trô de jâu ? — Ante vâu iôu ? I vâu pléiguiâ à Paris ; si te vòu venî coumo me, véne. — Que me disez-tu qui, pâubre pitit drôle ? Aque (10) mas quatre chambas, i sirâi bien pûtôt arriba que te, que marchas ôu picoupet. » — Le Pitit Jâu li repound : « Le prumi arriva attendro l'autre ». Et le Loup pret le dovan.

bon cœur, fut bien récompensée de sa bonne action. Son Petit Morceau de coq sut, en effet, le lui reconnaître, comme vous allez voir :

Un jour, dans l'ouche, en grattant dans une taupinière, il trouva une bourse pleine de louis d'or, qu'il s'empressa de porter à sa maîtresse. En chemin, il fit la rencontre d'un mauvais vivant qui la lui ôte du bec et la met dans sa poche. « Tu me la rendras, ou bien nous plaiderons », lui dit le Petit Morceau de coq. — « Tu feras comme tu voudras », lui répondit le voleur ; « mais tu seras bien attrapé pour plaider, car je m'en vais chez moi, à Paris, et j'emporte la bourse. — Eh bien ! j'irai plaider à Paris, lui répliqua l'autre » ; et il s'en va faire part de son intention à sa maîtresse. Celle-ci lui dit : « Où veux-tu aller pour ne rien faire ? » — Lui répondit : « Je veux ma bourse et je l'aurai » ; et le voilà parti.

En son chemin il rencontre le Loup, qui lui dit : « Où vas-tu donc, Petit Morceau de coq ? — Où vais-je ? Je vais plaider à Paris ; si tu veux venir avec moi, viens. — Que me dis-tu là, pauvre petit drôle ? Avec mes quatre jambes, je serai bien plus tôt arrivé que toi, qui marches au pied coupé. » — Le Petit Coq lui répond : « Le premier arrivé attendra l'autre » ; et le Loup prit le devant.

Un pitit pû loin où fâit rencountro ddu Renard. Méimo demando. — Méimo répounso, méimo envitachî. « Te n'ias (6) pas si vite coumo me », se dit le Renard ; « i vâu passâ dovan et t'attendrâi. — Marcho ! le pû vite arriba attendro l'autre. »

A tréïs legas de qui, où troubo no Reviro que li dit : « Ante vas-tu doun si préïssa, Pitit Trô de jâu ? — I vâu pleiguiâ à Paris ; si te vòu venî, set me. — I nirâi pû vite que te », si dit lo Reviro. — « Coumo co teforo plasé ; le putôt arriva attendro l'autre. » Mas véiqui que, po malhur, lo Reviro rencountro 'no (8) mountagno et ne po pû passâ. « Mounto dins moun darî, te pourtarâi », li dit le Pitit Trô de jâu. Et la Reviro mounto dins soun darî.

Pû loin, engueras, où troubo un bournat, et las Beillas li demandent ante où vai. « I vâu pléiguiâ à Paris ; volez-vous me sègré ? — Oh no ! qu'êi trop loin ; nous gainchians (6) en routo. — Eh be ! mountas dins moun darî, vous pourtarâi. » Las Beillas fasent coumo où lous dit.

Le pâubre Pitit Trô de jâu marchet ensuite bien loung temps et où n'ero pas bien éilugna de Paris, quand dins un sennadi, soubre le bord ddu chami, où vâi véire le Loup et le

Un peu plus loin, il fait rencontre du Renard. Même demande. — Même réponse, même invitation. « Tu n'irais pas aussi vite que moi », dit le Renard ; « je vais passer devant et je t'attendrai. — Va ! le plus vite arrivé attendra l'autre. »

A trois lieues de là, il trouve une Rivière qui lui dit : « Où vas-tu donc si pressé, Petit Morceau de coq ? — Je vais plaider à Paris ; si tu veux venir, suis-moi. — J'irai plus vite que toi, lui dit la Rivière. — Comme il te plaira ; le plus tôt arrivé attendra l'autre ». Mais voici que, par malheur, la Rivière rencontre une montagne et ne peut plus passer. « Monte dans mon derrière, je te porterai », lui dit le Petit Morceau de coq ; et la Rivière monta dans son derrière.

Plus loin encore, il trouve un essaim, et les Abeilles lui demandent où il va. « Je vais plaider à Paris ; voulez-vous me suivre ? — Oh non ! c'est trop loin ; nous tomberions de fatigue en route. — Eh bien ! montez dans mon derrière, je vous porterai. » Les abeilles font comme il leur dit.

Le pauvre Petit Morceau de coq marcha encore bien longtemps ; et il n'était pas bien éloigné de Paris quand, dans un semis sur le bord du chemin, il va voir le Loup et le Renard couchés et ronflant comme

Renard couéija et rounflant coumo douas liras. « Que fasez-vous qui, vous que duiaz (6) 'nâ si vite et éître avant me à Paris? » où lous disset apré lous avéi beca le nas par loûs reveillâ. — « Nous souns gainchis et nous ne podent pas 'nâ pus loin. — Mountaz dins moun dari, vous pourtarâi. »

Enfin, où arrivet à Paris soubre lo fi d'ou jour, où moument que le souléi navo tréccoudre; où éro telloment engròupi que soun pàubre pi li n'en bouzinavo. Ou se rendet chaz soun pléiguiéu, que li disset : « Qu'éi trop tard, iuneu, par pléiguiâ; attendans à demo. Entretandis te souparas coumo nous, nous bedurans chopino et te baillarâi n'endréit po (11) couéijâ ante te durmiras bien à toun àise. — Vole be », se dit le Pitit Trô de jâu ; » dous bous pléiguiéus podent be trincâ ensemble. »

Quand lo néu fuguet vengudo, quel homme et so fenno, que vouillant se débarrassâ de còu pàubre éinucent en le faisant perir, le metterent (3) couéijâ dins l'étable d'ouéillas par le faire éibouillâ. En éifet, sitôt qu'ou fuguet entra et que lo porto fuguet barrado (12) en cliâu, las ouéillas, lous moutous, mais lous quitéis agnis, se mettèrent (3) à le sucâ (13). « Loup, disset-ou, seur de moun dari et minjo-me tout co. » Le Loup faguet ce qu'ou li coumandet.

deux loirs. « Que faites-vous là, vous qui deviez aller si vite et être avant moi à Paris? » leur dit-il après leur avoir donné des coups de bec sur le nez pour les réveiller. — « Nous tombons de fatigue et nous ne pouvons aller plus loin.— Montez dans mon derrière, je vous porterai. »

Enfin il arriva à Paris sur la fin du jour, au moment où le soleil allait disparaître à l'horizon; il était tellement fourbu que son pauvre pied lui en fourmillait douloureusement. Il se rendit chez son plaideur, qui lui dit: « Il est trop tard aujourd'hui pour plaider; attendons à demain. En attendant, tu souperas avec nous; nous boirons chopine et [je] te donnerai un endroit pour coucher, où tu dormiras bien à ton aise.—[Je] veux bien », dit le Petit Morceau de coq; « deux bons plaideurs peuvent bien trinquer ensemble. »

Quand la nuit fut venue, cet homme et sa femme, qui voulaient se débarrasser de ce pauvre innocent en le faisant périr, le mirent coucher dans l'étable des brebis pour le faire écraser. En effet, sitôt qu'il fut entré et que la porte fut fermée à clef, les brebis, les moutons et les agneaux eux-mêmes, se mirent à lui donner des coups de tête. « Loup, dit-il, sors de mon derrière et mange-moi tout cela. » Le Loup fit tout ce qu'on lui commanda.

Le lendemo òu moti, le màître de lo méisou se trouvet bien attrapa de véire touto so herbiaillo (14) cuado et le Pitit Trô de jâu tout sou en vido dins l'étable. Ou anet vite countâ co à só fenno. « Chi ! chi ! òu idu païoro be », disset quello bouno pigne (15); « lo nèu que vet, nous vans le metre couéijâ coumo notre voulaillo; las poulas, las dindas màis l'òuchas, à fouorço de le becâ, le forant murf à pitit fet, màis co siro bien fait. »

Fuguet fait coumo lo dijio; sitôt que l'agnerent (3) méi òu téi, sèns méimo li baillâ le temps de s'énluchâ, touto lo voulaillo se metet après se : uno li beco lo créito, l'autro li tiro las plumas de lo couo, 'no (8) troisiemo l'éiplumasso soubre las réis.

Embéquia de tout co, le Pitit Trô de jâu, qu'èro partant no bouno pitito naturo, disset òu Renard : « Renard, seur de moun darf et déitruis-me toutas quelas salas béquias. » Oussitôt dit, òussitôt fait ; et le lendemo, quand la fenno anet véire dins soun jalignî, lo se troubet engueras màis affenado que lo veillo en vesant tout coudégat. Lo coulero alors li mounto à lo tête; lo credo (16) soun homme et lo li dit à l'òureillo : « Lo nèu que vet, metans le couéijâ dins notre four, que nous chòuffarans aque de l'éitelas (17) de faù. Co siro be le guiâche si nous le trovans pas rôti demo òu mati. »

Le lendemain matin, le màître de la maison se trouva bien attrapé de voir toutes ses brebis tuées et le Petit Morceau de coq seul en vie dans l'étable. Il alla vite conter cela à sa femme. « Chut ! chut ! » dit *cette bonne peigne*, « la nuit qui vient nous allons le mettre coucher avec notre volaille ; les poules, les dindes et les oies, à force de lui donner des coups de bec, le feront mourir à petit feu, et ce sera bien fait. »

[Il] fut fait comme elle disait. Aussitôt qu'ils l'eurent mis dans le toit, et sans lui donner le temps de se percher, toute la volaille se mit après lui : une lui donne des coups de bec à la crête, l'autre lui tire les plumes de la queue, une troisième lui arrache les plumes des reins.

Embété de tout cela, le Petit Morceau de coq, qui était pourtant une bonne petite nature, dit au renard : « Renard, sors de mon derrière et détruis-moi toutes ces sales bêtes. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; et le lendemain, quand la femme alla dans son poulailler, elle se trouva encore plus attrapée que la veille en voyant tout ce dégât. La colère alors lui monte à la tête ; elle crie son mari et lui dit à l'oreille : « La nuit qui vient, mettons-le coucher dans notre four, que nous chauffons avec des morceaux de hêtre. Ce sera bien le diantre si nous ne le trouvons pas rôti demain matin. »

A déijunâ, l'homme disset òu Pitit Trô de jâu : « Co nêi pas poussible de pléiguiâ engueras d'uneu ; lo perdo de moun châtàu me greuso trop par co. — Coumo te vôdras », li répoundet le Pitit Trô de jâu. « Ne s'éi pas préissa ; ài le temps d'attendre. »

Le sé, apré soupa, le maître et lo méitresso de lo méisou li dissérent (3) : « T'as beillòu be gu fréi las néus passadas ; quetto néu te vas couéijâ dins le four, t'auras pâ chaud. — Coumo vous vôdréiz », lous répoundet-òu ; « ne séi pas délicat, me trouble bien partout. » Quand òu fuguet dins le four et qu'òu sintisset que co li éichòudavo lo pâuto, òu disset à lo Reviro : « Seur de mon darî et raffréichî-me moun lhiéi, quéi beàuco trop chaud. » Lo Reviro, en seurtissant, remplisset d'aïguo le four, le fourgniòu, le bujou, le tupi de bujado, le chòudéirou (18), màis tous lous gagé:s qu'érant dins quel appartement. Lous ris n'en couriant jusqu'o deforo ; vous aguiessaz dit que qu'aïo plegu touto lo seinmano.

« Qu'éi que nous farans de còu chéiti (19) », se disset lo fenno, que boulavo (20) partout en se fourant lous pîds dins lous gourjàuds (21) jusqu'à las chavillas. « Fôro », li répound-

A déjeuner, l'homme dit au Petit Morceau de coq : « Ce n'est pas possible de plaider encore aujourd'hui ; la perte de mon cheptel me donne trop de chagrin pour cela. — Comme tu voudras », lui répondit le Petit Morceau de coq. « [Je] ne suis pas pressé ; [j']ai le temps d'attendre. »

Le soir, après souper, le maître et la maîtresse de la maison lui dirent : « Tu as peut-être eu bien froid les nuits passées ; cette nuit, tu vas coucher dans le four, tu auras plus chaud. — Comme vous voudrez », leur répondit-il : « je ne suis pas délicat, je me trouve bien partout. » Quand il fut dans le four et qu'il sentit qu'il se brûlait la patte, il dit à la Rivière : « Sors de mon derrière et rafraîchis-moi mon lit, qui est beaucoup trop chaud. » La Rivière, en sortant, remplit d'eau le four, le fournil, le cuvier, le pot à lessive, le chaudron et tous les gages qui se trouvaient dans cet appartement. Les ruisseaux en couraient jusque dehors ; vous auriez dit qu'il avait plu toute la semaine.

« Que ferons-nous de ce gredin ? », dit la femme, qui prenait de l'eau partout dans ses chaussures en se fourrant les pieds dans les flaques d'eau jusqu'aux chevilles. « [Il] faudra », lui répondit son

det soun homme, « le faire couéjâ (22) coumo nous òs pids d'ou lheit (23); àcos de talou nous l'éipôtirans.—Qu'èi co, moun homme; t'as de l'éime coumo n'ange. De lo magniero que te disez, òu ne pôro pas nous éichappâ. »

Quand fuguèrent tous tréis au lhiét, l'homme et lo fenno se mettèrent à gibâ et à chòupl le pàubre Pitit Trò de jàu. Ou coumençoment (24) òu crejio que ne vouillant mas le chapignâ par rire, òu be li faire le chatouéi. Mas à lo fi, quand co li éinuyet, òu disset à la Beillas : « Seurtissez de moun darî et picaz-lous bien. » Fouillo véire comme se levèrent vite et se mettèrent à coure dins lo méisou et à lo chariro tout en chomiso.

Enfin las Beillas lous léissèrent en repàu. La fenno, touto déilenado, disset alors à soun homme : « Co n'èi pas un jàu ! Qu'èi le leberou ! le bousoro ! l'entrechrit ! Baillo-li sa bourso et qu'òu nous lèisse tranquilléis ; à lo fi òu nous foïo pérî. » Qu'èi éifectivoment ce qu'òu s'empreisset de faire. Ou rendet so bourso òu Pitit Trò de jàu, que repreneu lo routo de chaz (25) se et rappourtet l'argent à so méitresso. De quel argent i ant achota un bon be, et déipeu ant vécu tous dous bien héiroux en travaillant. Le Pitit Trò de jàu surtout o passa soun

mari, le faire coucher avec nous *aux pieds* du lit ; à coups de talon, nous le réduirons en bouillie. — C'est ça, mon homme ; tu as de l'esprit comme un ange. De la manière que tu dis, il ne pourra pas nous échapper. »

Quand [ils] furent tous trois au lit, l'homme et la femme se mirent à jouer des pieds et à fouler aux pieds le pauvre Petit Morceau de coq. Au commencement, il crut qu'ils voulaient seulement le taquiner pour rire ou bien lui faire le *chatou*. Mais à la fin, quand il en fut ennuyé, il dit aux Abeilles : « Sortez de mon derrière et piquez-les bien. » [Il] fallait voir comme [ils] se levèrent vite et se mirent à courir dans la maison et dans la rue, tout en chemise.

Enfin les Abeilles les laissèrent en repos. La femme, tout essoufflée, dit alors à son mari : « Ce n'est pas un coq !, c'est le loup-garou ! le diable ! l'antéchrist ! Donne-lui sa bourse, et qu'il nous lèisse tranquilles ; à la fin il nous ferait périr. » C'est effectivement ce qu'il s'empressa de faire. Il rendit la bourse au Petit Morceau de coq, qui reprit la route de chez lui et rapporta l'argent à sa maîtresse. Avec cet argent ils ont acheté un bon bien, et depuis ont vécu bien heureux tous les deux en travaillant. Le Petit Morceau de coq surtout a passé son

temps sens soucis et sens s'òcupâ d'ou lendemo; car so mèi-tresso, recounéissento, ne lo jamais léissa manqué de bren, de méi, de chanebou ni de bla-néi-bigoro.

Kakalaka,
Moun counte éi chaba.

D^r F. VINCENT.

temps sans souci et sans préoccupations du lendemain ; car sa maîtresse, reconnaissante, ne l'a jamais laissé manquer de son, de millet, de chènevis ni de blé noir de Barbarie.

NOTES

A. — Les diphthongues accentuées *ai, ei, au, ou, èu*, ont la prononciation méridionale, c'est-à-dire que *au = aou, ou = oou, èu = è-u* ou *eou*, etc.

B. — *En, in*, se prononcent comme en latin ; — *ch = tch — g(e) = dj*

C. — Les lettres finales *s, z, t*, ne se prononcent pas plus dans notre patois qu'en français. Je les conserve pour indiquer le pluriel, l'allongement des syllabes, les personnes des verbes, etc.

1. — *Tró*, que l'on pourrait aussi traduire par *tronc*, a principalement le sens de *morceau*, fragment. — Patois de l'Est : *troué*.

2. — *No véi* (une fois). Patois de l'Est : *no viéje*.

3. — *Partagerent, metterent, aguèrent, disserent*, etc. — Sur la rive droite de la Gartempe et dans les environs de Guéret, *partagetant, mettétant, aguiétant, dissetant*, etc. — Patois de l'Est : *partagerount, metterount, aguerount, disserount*, etc. — La terminaison *ent* de la 3^{me} personne du pluriel se prononce toujours, contrairement à ce qui a lieu en français où le groupe *nt* ne se conserve que pour rappeler la terminaison latine.

4. — Comme en Italie, les noms de baptême féminins et quelquefois les noms masculins sont précédés de l'article.

5. — Patron de la paroisse de Sardent.

6. — *Aïo, nias, gainchians, duïas*, etc. — En limousin : *avio, ni-rias, gainchirians, devias*, etc.

7. — *Ouchô* est à peu près synonyme de chenevière ; c'est un morceau de terre de bonne qualité situé à peu de distance du village. Il n'est guère de hameau qui n'ait une parcelle de terre de ce nom.

8. — 'No, abréviation de uno (une).
9. — 'Ná, pour ana (aller).
10. — *Ac* ou *aque*, corruption du mot français *avec*. — Dans un grand nombre de localités, ou mieux de régions, on dit : *embéi*.
11. — La préposition *par* se rend dans ce patois indifféremment par *par* ou *po*, un peu plus au sud et sud-ouest, on dit *per* comme en Limousin.
12. — Le verbe *barrâ* (fermer) vient de ce qu'autrefois on fermait la porte pendant la nuit avec une *barre* de bois placée à l'intérieur.
13. — *Sucâ*, qui me semble correspondre au français *choquer*, signifie en patois donner des coups de tête. — *Se sucâ*, se cogner la tête contre quelque chose. — *Sucado*, coup reçu à la tête. — Le verbe *sucâ* a son substantif dans *suco* qui, en style trivial, veut dire *tête* : Ex. *Ou o 'no bouno suco*, il a une bonne tête (remarquable par son volume).
14. — *Berbiaillo*, terme générique qui désigne la race ovine, prise d'une manière collective.
15. — En dialecte marchois, le mot *pigne* (peigne) est féminin.
16. — Le verbe *credâ* a ici le sens d'*appeler*.
17. — *Eitêlas*, morceau de bois à mettre au feu, résultant de la division à l'aide de la hache d'un morceau de bois plus gros.
18. — Dans la même région, on dit aussi *pêirou* (chaudron).
19. — *Chéiti* n'a pas la même signification que son correspondant français *chétif*. Il signifie *gredin*, *canaille*.
20. — *Boulavo*, de *boulâ*, se mouiller les pieds en passant dans l'eau qui entre dans la chaussure.
21. — *Gourjàud*, flaque d'eau, me semble venir du latin *gurgis*.
22. — *Couéjâ*, coucher. — Aux environs de Guéret : *couchâ*.
23. — *Aux pieds du lit*, c'est-à-dire *du côté des pieds*. Idiotisme.
24. — Dans plusieurs localités ont dit *coumencement*, sans cédille sous le *c*.
25. — *Chaz*, chez. — Alias : *chiz*.